vers 11 heures, le brouillard se lève : on aperçoit l'île Coats, et nous poussons vers le sud.

Le 31, un peu avant midi, nous quittons définitivement les glaces ; mais on a peine à croire qu'il n'y en a plus, — on y était si habitué ou, plutôt, il y avait si longtemps qu'il fallait faire un effort pour se croire sur mer, puisqu'on ne voyait pas une goutte d'eau. Il y a un peu de vague ; mais personne n'en est incommodé.

1er août. Belle journée, calme et chaude : pas un morceau de glace à l'horizon.

Le lendemain, 2 août, nous arrivons à Churchill... Puis le bateau décharge, nuit et jour, jusque dans la nuit du 6.

Nous partons le 7, au matin, pour Chesterfield — où nous arrivons le 8, à 5 heures du soir, après une magnifique journée.

Vive Notre-Dame de la Délivrande, qui nous a si bien gardés, pendant ces 31 jours, sur mer et dans la glace ! Et merci aux bonnes âmes, qui ont tant prié pour nous ! DIEU les a exaucées : c'est signe qu'il les récompensera de leur charité...

Arsène TURQUETIL, *O. M. I.*

XI. — Diocèse de Jaffna (1920 à 1921).

Notre personnel s'est augmenté de trois nouveaux prêtres : un jeune Irlandais, qui nous a accompagnés lorsque nous sommes revenus de notre visite *ad limina* en novembre 1920, et deux prêtres Ceylanais, que nous avons eu le bonheur d'ordonner dans le courant de l'année.

Le deuil est venu troubler cette joie : deux de nos Pères nous ont quittés, pour aller recevoir la récompense de leurs travaux apostoliques. L'un, le Rév. Père Guillaume OWEN, Curé de notre cathédrale, est tombé sur

baie. Mais, au large, la mer est libre et calme ; et nous filons doucement, comme sur une belle nappe d'huile.

Le 23, au matin, un coup de vent agite brusquement la mer ; et nous avons presque peine à achever la sainte Messe. Puis, quelques milles plus loin, nous retrouvons les glaces ; et, alors, plus de vagues. On devine, cependant, la tempête, aux grandes ondulations de l'immense tapis de glace — qui se soulève majestueusement, puis se creuse, sans se déchirer ni laisser passer l'eau. Nous admirons ce spectacle...

Un cri retentit : « Un ours blanc ! » Près de nous, l'animal, paresseusement étendu sur la glace, se laisse mollement ballotter, sans souci du danger. On l'approche. Il se lève enfin, non pour fuir, mais pour venir sentir le bateau et passer à quelques pieds à l'avant. Quelques coups de feu l'abattent. C'est un superbe animal ; on en voit rarement d'aussi gros...

Nous passons la journée du 24 dans la glace, et, le 25, arrivons à Wolstenholme, à 6 heures du matin, — pour en repartir, vers midi, avec l'espoir d'être à Churchill le 28 et à Chesterfield le 3 août. Mais, ce soir-là, nous dûmes passer la nuit, immobiles, à l'entrée du port.

Le 27, au soir, nous apercevons encore le poste. La glace est plus compacte que jamais : c'est l'immobilité absolue... Un incident, ce soir-là. Un marin allait chercher des canards abattus au vol. Il descend l'échelle en corde et met le pied sur la glace, — quand il aperçoit un ours blanc, qui suit du nez la piste fraîche des chasseurs, à quelques pieds du bateau. Notre homme ne pense plus à ses canards ; les fusils recommencent à parler, — et notre ours y laisse sa peau...

Bonne journée, le 28. Nous avons fait une cinquantaine de milles ; mais, dans quelle direction, c'est ce qu'on ne sait pas. On zigzague à droite et à gauche, au caprice de la glace ; et, dans le brouillard, aucun de nous ne pourrait dire si nous allons au nord ou au sud.

Même mystère, le 29, bien que nous apercevions la terre et qu'il semble que nous passons entre deux îles.

Le 30, la glace est moins serrée, puis s'éclaircit et,

salut des autres. Puissé-je, en vous les écrivant, n'avoir pas abusé de votre patience ! Pour moi, je n'avais d'autre but que de recommander à vos charitables prières les *Flancs-de-Chiens* de la mission *Saint-Michel du Fort Raë* et les missionnaires qui les évangélisent. Si ces lignes tombent sous les yeux des anciens maîtres qui ont guidé mes pas vers la vie religieuse et sacerdotale, puissent-elles leur redire mon meilleur souvenir, ma respectueuse et profonde reconnaissance !

Almire BÉZANNIER, *O. M. I.*

X. — Voyage de Montréal à Chesterfield Inlet[1].

Le 9 juillet, à huit heures du matin, nous faisons nos adieux à nos Pères et Frères de Saint-Pierre ; chacun nous dit ses souhaits de succès et de bonheur, nous assure de ses prières, et, nous, nous disons à tous un merci du cœur. Quitter Saint-Pierre, c'est un peu quitter sa propre maison, — quand on y a tant joui de la vie de famille !

Le R. P. Emmanuel DUPLAIN, le Frère Lionel DUCHARME et moi nous rendons au bateau ; les parents du Frère nous accompagnent. Le *Nascopie* est chargé, surchargé même : sur le pont, c'est un encombrement de centaines de caisses et de barils de gazoline et de pétrole, avec 23 baleinières ou goélettes.

Nous prenons possession de notre cabine, inspectons un peu le vaisseau ; et bientôt, la sirène donne le signal du départ. Un dernier adieu à tout le monde ; et on se sépare. Deux remorqueurs nous démarrent lentement et nous conduisent au chenal. Tant qu'on aperçoit les amis, on se salue de la main, on agite chapeaux et mouchoirs ;

(1) Voir *Missions*, N° 212, pp. 321-342 : *Mission Esquimaude de Chesterfield Inlet, Can.*

mais, bien vite, on ne se communique plus que par le cœur. Alors, nous nous retirons dans notre cabine et récitons ensemble l'itinéraire des clercs. En route, sous la garde de DIEU !

Il fait chaud : une fumée épaisse, provenant des feux de forêts, couvre la rive droite du fleuve et se répand partout, — l'air en est surchauffé.

A bord, nous sommes 21 passagers ; on se rencontre, on noue connaissance, on jase, on s'amuse, on dort et et on prie, — les trois missionnaires, du moins, pensent à prier, de temps à autre...

A minuit, nous saluons Québec, avec ses mille lumières électriques en amphithéatre ; et tout le monde s'endort...

Dimanche 10. Au réveil, nous installons notre chapelle de voyage sur l'une des couchettes, et célébrons la sainte Messe. Le dimanche est observé à bord : il est défendu de jouer publiquement aux cartes, ce jour-là. C'est, d'ailleurs, la seule rubrique de l'année. Mais, comme aujourd'hui nous avons avec nous un ministre qui se rend à la baie d'Ungawa, il y a « service » dans la matinée, avec sermon — et critique du sermon, bien entendu. L'après-midi, au large du golfe, nous respirons à pleins poumons l'air pur de la mer, et le soir mouillons à la Pointe-au-Père — où nous passons la nuit.

Le 11 et le 12, un brouillard, léger d'abord, va s'accentuant toujours, — comme si nous approchions des glaces. Nous les rencontrons, en effet, le lendemain : on met ses habits d'hiver, — nous ne sommes plus à Montréal, mais à Belle-Ile.

Le 14, à 3 heures du matin, une bonne secousse du bateau nous réveille en sursaut ; puis nous sentons une série de chocs répétés, comme si nous touchions fond. C'est le *Nascopie* qui heurte et brise la glace, pour se frayer un passage ; il avance lentement, mais sans arrêt ni recul. Impossible de dire la Messe, ce matin, à cause de la violence des chocs du bateau contre la glace. Nous passons une bonne partie de la journée à l'avant du *Nascopie*, pour mieux jouir du spectacle de cette lutte gigantesque. Nous sommes dans un immense champ de

glace. Le vapeur avance, se heurte violemment à cette masse solide — qui résiste... A cause de l'élan qu'il avait, le bateau ne s'arrête pas net ; mais l'avant se soulève, monte sur la glace, avance ainsi une vingtaine de pieds, et s'arrête, — on dirait qu'il attend, pour voir si la glace va céder ou bien résister. Tantôt, c'est celle-ci, s'effondrant sous le poids du navire, qui plonge aussitôt avec elle, comme pour la mettre en pièces. Mais il ne broie que la partie qu'il a couverte et brisée par son poids ; le reste est intact, et notre brise-glace n'a plus aucun élan. Avancer de nouveau, c'est toucher de suite, sans choc et sans force, le bloc solide et rester là, collé à lui — bec à bec. Le bateau recule donc, pour prendre son élan et recommencer la lutte : car la glace devient de plus en plus compacte et serrée. Tantôt, après deux ou trois minutes de pression intense, on devine une petite ligne, noire, légère d'abord, et qui s'accentue vite : la glace s'est ouverte, la fente s'élargit rapidement, et atteint un pied de large. Le vapeur pivote sur lui-même, pour entrer dans ce chenal étroit : il y passe, en rongeant les bords de la glace qui crie, s'effrite ou éclate, se tasse et s'amoncelle sur les flancs du navire jusqu'au ras du pont. Marche bien lente — qui aboutit, fatalement, à un nouvel arrêt et à un nouveau recul. D'autres fois encore, l'avant du bateau, monté sur la glace, brise autour de lui un bloc de dimensions variables, qui tantôt chavire et plonge à pic, tantôt cale à plat, glisse sous le bateau et s'y attache ; on le pousse en avant, mais avec peine et bien lentement. Ces blocs varient de 16 à 20 pieds d'épaisseur.

Même travail, toute la journée du 16 et jusque dans l'après-midi du 17. Nous profitons alors d'une éclaircie, et nous allongeons l'allure — pour employer un terme de cavalerie. Ce soir-là, nous apercevons le cap Chidley, extrémité Nord du Labrador, à l'entrée du détroit d'Hudson. On nous dit que nous devons arriver, demain matin, à Burrwell ; même nous ralentissons exprès, paraît-il, pour ne pas risquer d'approcher des côtes, durant la nuit. On nous dit aussi que toute cette glace,

rencontrée depuis trois jours, est venue du détroit — qui doit être libre, maintenant. Alors, chacun cherche à deviner par calcul combien de jours nous prendrons pour arriver à Chesterfield. On parle que ce sera aux environs du 26. S'en promet-on du bonheur, là-haut, dès maintenant !

18. Il paraît que nous avons fait 40 milles, aujourd'hui ; mais le courant nous emporte à la dérive, aussi vite que la glace nous permet d'avancer, — et le Cap n'approche pas du tout. Le soir, arrêt complet : passagers et marins descendent sur la glace et prennent une marche, pour se dégourdir les jambes. On ne voit pas une goutte d'eau à l'horizon ; le courant et la marée ont tassé la glace, en ce moment.

Le 19, au matin, le *Nascopie* essaie en vain de se dégager des glaces. Dans l'après-midi, un gros vent de terre nous ouvre le chemin. On part. On s'approche du Cap. Mais, à 8 heures, nous sommes de nouveau prisonniers : le chenal, que fait le bateau, se referme immédiatement derrière lui, — il ne peut reculer, et est forcé d'arrêter, faute d'élan. Adieu, Cap Childey, pour ce soir !

La journée du 20 a été dure, de trois à sept heures du matin : le vapeur frappe et heurte ces masses, sans pouvoir avancer. Enfin, au changement de marée, la pression diminue : nous traversons un premier champ de glace, — après quoi, ce n'est plus qu'une succession de cours d'eau et de bandes de glace parallèles. D'instinct, on penserait à faire portage, si on était en canot... Le chenal s'ouvre complètement, dans l'après-midi ; et nous contournons les 22 îles Button. A 8 heures du soir, nous ne sommes plus qu'à deux milles du port ; mais la glace est si tassée dans la baie que nous ne pouvons y arriver. Sept Esquimaux viennent, sur la glace, à notre rencontre et montent à bord, pendant que le bateau est en marche.

Enfin, le 21, nous y arrivons... Et, le lendemain, nous repartons pour Wolstenholme, à l'extrémité ouest du détroit. Cela prend deux heures pour sortir de la petite